

Le courrier de l'association des Diplômés de Sciences Po Grenoble



> EDITO

Bon anniversaire à notre IEP !

A lors que j'étais élève en CAP employé de bureau au Lycée Technique de Romans, il y avait un jeune « pion » dont j'ignorais le nom et les études qu'il suivait.



l'IEP devant un parterre malheureusement restreint d'étudiants, son parcours il le doit à sa rencontre avec G. FILLIOUD qui l'a poussé à faire l'ENA et qui lui mis le pied à l'étrier : directeur de cabinet, Président de la Sofirad, Secrétaire Général adjoint de l'ONU chargé des questions de la paix. Aujourd'hui il est Président de la SACEM et a

Mon bac G3 (Techniques commerciales) en poche, j'entrais à Sciences PO, école que je ne connaissais pas. Pour moi Sciences PO, c'était l'école où l'on « faisait » de la « Politique », où on « apprenait » la « Politique. C'était l'heureuse époque où l'on pouvait entrer à Sciences PO sans concours. On ne parlait pas à l'époque de discrimination positive. Quel que soit le bac que l'on avait, quelle que soit la note du bac, le niveau d'anglais on entrait à Sciences Po. La sélection se faisait en fin d'année. En 1976, la sélection fut sans doute la moins difficile de l'histoire de l'IEP car la grève commença à la mi février pour finir... à la fin de l'année universitaire. Je me rappelle qu'un étudiant entra dans notre conférence de méthode où je m'apprêtais à faire un exposé sur la Constitution de la Vème République et qui dit : « Assemblée Générale, Assemblée Générale ». Tout le monde partit en A.G. et je pus terminer mon exposé... début septembre 76, seul face à mon enseignant Alain JOURDAN !

d'hui il est Président de la SACEM et a toujours un profond attachement pour son ancienne école, tout comme Bernard POULET, rédacteur en chef de l'Expansion, lui aussi présent lors du 60^{ème} anniversaire, qui lui aussi vient d'un milieu populaire, tout comme Olivier IHL, directeur de l'IEP. Le parcours de Bernard POULET fut tout aussi éloquent pour les étudiants présents, lui qui ne fit pas une école de journalisme.

L'échange avec les étudiants de 1^{ère}, 2^{ème} ou 3^{ème} année, Master 1 fut très riche. Ils s'interrogeaient sur leur devenir. Ils ont été encouragés par Bernard MIYET, Bernard POULET et moi-même, qui à l'époque, avions les mêmes interrogations : quels métiers feront-ils, dans quels secteurs d'activité ! Un conseil de Bernard MIYET : l'anglais est une obligation ; de Bernard POULET : les rencontres, le réseau, et du Président de l'Association des Diplômés : les stages.

Le jeune « pion » pendant son temps avait réussi le concours de l'ENA avec trois autres diplômés de Sciences PO Grenoble. Je ne l'avais toujours pas rencontré.

Bon anniversaire à notre IEP et bonne année à vous et aux vôtres ■

Après mes huit d'années de Sciences Politiques sanctionnées par un Doctorat d'Etat en Sciences Politiques (Ah la discrimination positive !) je rencontrais enfin ce jeune « pion », Bernard MIYET, devenu directeur de cabinet de Georges FILLIOUD, Ministre de la Communication, car avec deux autres amis, issus de Sciences Po, nous allons lancer la première expérience de télévision privée sur le réseau câblé de Grenoble Echirrolles, avec comme présentateur Léon ZITRONE.

Stéphane PUSATERI (SP 78)
06.07.72.10.55
Stephane.Pusateri@wanadoo.fr

P.S. 1 - L'annuaire 2009 vient de sortir. Plus de 3 000 diplômés ont actualisé leur fiche sur le site. Merci de vous y rendre car l'annuaire en ligne est actualisé quotidiennement. Merci également de compléter la totalité de l'enquête en ligne car elle nous permet de mieux connaître nos diplômés, d'éditer des enquêtes que nous transmettons à l'IEP, au Ministère, aux étudiants et aux journaux.

P.S. 2 - Faites connaître l'IEP de Grenoble, IEP d'équilibre autour de vous. Pour consulter les dates et les modalités pour le concours d'entrée, consulter le site : <http://iep-grenoble.fr>

Bernard MIYET, lui aussi ne savait pas, qu'il ferait Sciences PO, l'ENA. Comme il l'a dit lors du soixantième anniversaire de

SOMMAIRE

Rencontres romantiques à Sciences Po	2
Quand Many rencontre Cindy, le couple devient mythique	3
J-P. Arthur Bernard : 4 prénoms pour un enseignant unique	4
Philippe Dujardin : « standing ovation »	5
Le Général Rondot Sciences Po Grenoble à la fin des années 60...	6
Le Château de Piote	7
Une divine joie de vivre	8
Souvenirs, souvenirs...	9
Profession : nomade de la paix	11
Grandes enquêtes	12

Rencontres romantiques à Sciences Po

Il y a 60 ans, l'IEP de Grenoble était créé avec un objectif affiché : former les cadres éclairés de demain. Mais au fur et à mesure des années, l'école a rempli un autre rôle : celui de lieu de rencontres amoureuses. 200 couples s'y sont formés. Beaucoup tiennent encore. Enquête sur ces « Sciences Paires ».

Dans la série Sciences Po mène à tout... rajoutez le mariage. Ces hommes et ces femmes ont fait l'IEP de Grenoble il y a quelques années. Ils viennent de toute la France. Ils se sont installés à Paris ou dans de grandes métropoles. Ils ont la vingtaine, voire la cinquantaine. Au fond, ils sont comme tous les élèves de Sciences Po avec une différence. Claire et Luc ou Sélim et Péguy font partie des 400 diplômés qui ont rencontré leur conjoint à l'IEP. Concubins, pacsés, mariés, peu importe. Ce qui force l'admiration de ces couples, c'est surtout qu'ils sont encore ensemble, 5 ou 30 ans plus tard.

Des copains de classe



Christine Pallier (SP 79) et Thierry Gans (SP 79)

Nombreux sont les couples d'Iepiens qui se sont formés dès les premières années. Des idylles de jeunesse transformées en histoires « sérieuses ». Claire Jouanneault, ancienne SP, se souvient : « Avec Luc, on était ensemble dès la première année, dans la même conférence de méthode. On s'y est fait plein d'amis jusqu'à former un groupe. Un an plus tard on était en couple ». Similaire sur ce point, la rencontre entre Christine Pallier et Thierry Gans a été plus piquante. « On s'est retrouvé en conf' en deuxième année. La classe s'est présentée dans un tour de table. Thierry a insisté sur le fait qu'il était Grenoblois, né à Grenoble, pas dans les petites villes environnantes en somme. Cette manière de faire m'a choquée, moi qui venais de l'étranger. Après la classe, on s'est expliqués ». Drôle de première rencontre. Une amitié s'est pourtant formée. « Et à Noël, on s'est rendu compte que c'était plus que ça et on a passé le pas ».

Ces couples se sont forgés sur la base d'une amitié intellectuelle. Ces hommes et ces femmes ont d'abord été et sont restés des copains de classe. Pendant leurs études, ils font leurs devoirs ensemble, se rendent à des spectacles ou des expos, révisent les partiels en duo. Claire évoque cette période : « Dès qu'on a commencé à sortir ensemble, on a vécu ensemble. On se voyait en cours et en dehors. On travaillait chez lui et on dormait chez moi. Il était plus doué que moi pour les études, lorsque je sortais d'examen, je lui montrais mes sujets et il me trouvait la réponse en 15 secondes ». Avoir un copain à Sciences Po était une motivation supplémentaire pour se concentrer sur les études. Pour Christine aussi. « Avec Thierry, on était travailleurs. Quand il avait la meilleure note, j'avais la seconde. On se motivait entre nous. Mes parents étaient contents que j'aie rencontré quelqu'un de sérieux ». Rencontrer son âme soeur à Sciences Po était une habitude dans cette famille. Plus téméraires, la cousine de Christine et son conjoint n'étaient pas exactement des copains de classe... elle était étudiante oui, mais lui était son enseignant !

Fin d'études, dernière chance

D'autres Iepiens ont mis des années à se décider. C'est le cas de Cyril et Eugénie Bousquet. « La rencontre a eu lieu en première année mais chacun vivait sa vie, avait ses amis. Tout a basculé à la soirée de désintégration. On est sortis ensemble pendant quelques mois puis nos destins se sont séparés : je suis parti en Angleterre, elle en Colombie. On espérait se remettre

ensemble secrètement. On a tout mis en œuvre pour pouvoir poursuivre nos études à Paris tous les deux ». De même pour Françoise Ancey : les années ont passé avant que l'occasion de fricoter avec son compagnon actuel ne se présente. « Ronan et moi ne nous parlions pas à l'IEP, on était dans deux bandes différentes. On s'est retrouvés des années après parce qu'on avait un ami commun. Mais durant nos études, on avait chacun quelqu'un dans l'école. Il a fallu attendre, entre autres, que ces histoires se terminent ».

Tous ne sont pas des « premières années », comprendre « des élèves de la première heure ». Entrés à l'IEP après un DEUG de langues Gabriel Joseph-Dezaize et Safa Baghaï ont profité de la rédaction d'un mémoire collectif pour se rapprocher. Une chance saisie en dernière année. « Le mémoire, ça a été l'oreiller », résume Gabriel. « Avec un ami, nous avons décidé de réaliser un mémoire sur la production musicale indépendante. Safa était toute seule, on a voulu l'intégrer à notre groupe. Entre temps, elle est devenue ma meilleure amie. Pour notre devoir, on a été reçus par toute l'industrie du disque à Paris. Un soir, elle n'est pas rentrée chez sa maman mais a dormi dans mon studio parisien ». Comme les couples post-lycéens, nombreux ont été liés par une « amitié-amoureuse », cette relation sur le long terme qui se transforme un jour.

Pas Péguy et Sélim Kançal. « On s'est rencontrés à un apéro rencontre des anciens des IEP au Quigley Pub à Châtelet. J'y allais pour trouver du travail, me faire un réseau de connaissances », se souvient la Grenobloise. Sélim, le Lillois, était là pour d'autres raisons. « Honnêtement, je cherchais une copine. J'en avais marre de draguer en boîte. Lorsque j'apprenais à connaître la fille, il y avait toujours un problème de conversation. J'ai mis en pratique la stratégie du marketing amoureux. A une soirée Sciences Po, j'étais sûr de trouver quelqu'un qui me correspondait ». La théorie est bien ficelée, mais la réalisation plus périlleuse. « Le problème c'est qu'il s'y est pris bizarrement ! », s'exclame Péguy.



Péguy Kançal (PO 2001) et Sélim Kançal (Lille)

« Alors que je proposais mes CV à la ronde, il me présentait à chaque fois comme une amie, pour m'aider je pense. Et la première question qu'il m'a posée c'était « Pour qui tu votes ? ». Le lendemain il m'a rappelée mais toujours de manière étonnante : il s'est fait passer pour un DRH ! », précise-t-elle comme si elle le vivait. Leur exemple a fait des émules. Symptôme de leur attachement à l'« esprit Sciences Po », Noël Mamère, homme politique de renom, les a mariés et Stéphane Pusateri, président de l'association des anciens diplômés a été leur témoin.

Sciences Po, lieu d'homogamie

Le « marketing amoureux » de Sélim est ce que d'autres appellent « homogamie ». Si lui a adopté cette attitude consciemment, d'autres le font malgré eux. C'est le sociologue Alain Girard qui a inventé le concept d'homogamie : la recherche d'un conjoint issu du même milieu social que soi. Ces couples d'Iepiens décrivent des rencontres fortuites, des coups de foudres, mais ils se sont en fait rencontrés dans un lieu de vie où tous se ressemblent.

Suite page 3...

Quand Many rencontre Cindy, le couple devient mythique

Pour ces milieux sociaux favorisés et éduqués, le lieu de rencontre par excellence est l'université. Et ce d'autant plus qu'elle est sélective. La plupart assument le petit air bourgeoisien qui flotte sur Sciences Po.

Gabriel interprète son couple comme appartenant au modèle inverse. « Si Safa est née en Iran, je suis profondément Grenoblois. Elle est issue de l'ancienne bourgeoisie d'avant le Shah, alors que je viens d'un milieu modeste. Nous sommes vraiment différents, on n'aurait jamais pu se rencontrer sans l'IEP ». Il résume leur histoire comme celle d'un amour impossible. De prime abord. « Pas facile pour sa mère d'accepter que Safa épouse un blond aux yeux bleus et à l'église en plus ! Il a fallu des années avant qu'elle se fasse à cette idée. On a vécu notre amour plus ou moins cachés. Sa mère a refusé ma demande en mariage. Ce n'est que cinq ans après la fin de l'IEP, alors que Safa voulait un enfant, qu'elle s'est décidée à aller demander ma main à mon père. Et ainsi à faire accepter notre amour à ses parents ». Alors que tout les opposait, ils sont fiers de faire partie des couples qui ont tenu le coup !

Des enfants lepiens

Pour toutes ces « Sciences Paires », l'IEP reste l'un de leurs meilleurs souvenirs. Tellement présent que certains voudraient bien que leurs enfants marchent dans leur traces ! Pour Péguy, ce sentiment est évident. « J'ai lu quelque part que 80% des parents en France voudraient que leurs enfants fassent l'ENA. Moi, j'aimerais bien que mon fils fasse l'IEP. Sciences PO c'est le lieu idéal pour l'épanouissement intellectuel et il y a moins de fromage qu'à l'ENA ». Une remarque amusante... « Je sais bien que mon fils n'a qu'un an », ajoute-t-elle avec humour !

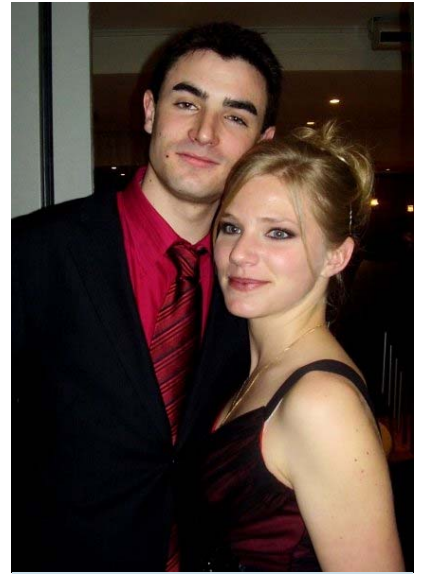
D'autres destins sont déjà en marche. Hugo, 16 ans, fils de Claire et Luc, semble se diriger vers la même voie que ses parents. « Il est en seconde, option SES. Il est intéressé par l'histoire mais ne veut pas être un étudiant spécialisé. Il adore toutes les discussions politiques que nous avons à table. Sciences Po c'est les études qui l'intéressent le plus et comme on continue à penser que c'est une excellente formation, on l'y encourage ».

Plus avancée, Laura Gueorgieva est élève en quatrième année de l'IEP de Grenoble. Sa mère et son ex-beau-père se sont rencontrés alors qu'ils étaient en doctorat et en master à Sciences Po Paris. « Dans ma famille, l'école était la référence suprême. A l'adolescence, j'ai fait une sorte de crise, je ne voulais pas marcher dans les pas de ma mère mais au fond j'ai toujours voulu faire ces études. J'ai donc passé les concours. La culture familiale, étrangère entre autres, m'a permis de les réussir. Au fond, j'ai peut-être été formatée », avoue-t-elle en riant. Culture familiale certainement. Reproduction sociale peut-être. Sciences Po, comme lieu de formation ou de rencontre, dispose bien de ce que l'on nomme à l'intérieur « un esprit d'école ». Christine a un avis tranché sur la question. « Je pense qu'à Sciences Po, on a une façon de voir les choses assez semblable. On vient plus ou moins du même milieu et on reste du même milieu. On a des avis divergents mais, avec notre culture générale, on est aussi armés l'un que l'autre pour en discuter. Et le débat, on aime ça ». C'est peut-être ça « l'esprit Sciences Po » qui permet à ces couples d'affronter les aléas du temps ■

Léa Lejeune, Master 1 Journalisme

« Ils ont annoncé les résultats au micro et nous ont offert une baguette magique en plastique, histoire de marquer le coup. Je l'ai gardée en souvenir », s'amuse Cindy très second degré. C'était à la soirée de désintégration de Sciences Po en avril dernier. Mathieu et Cindy ont été élus « couple de l'année 2008 » parmi les vingt « Sciences Paires » de la promotion. Cette élection pourtant fréquente est organisée dans le flou : les candidatures sont griffonnées sur un tableau par les étudiants de troisième année. Puis, le Bureau des étudiants vote dans le plus grand secret... Mathieu et Cindy ne s'étaient donc pas préparés à cette élection. « Même si deux amis avaient organisée une campagne de publicité sur un ton ironique, je pense que l'on a gagné parce qu'on a des personnalités extraverties. J'étais aussi impliquée de l'association sportive. Du coup, il était difficile de ne pas nous croiser dans les couloirs ». Des étudiants remarquables. Mathieu corrige, non sans ironie : « Je ne suis devenu « populaire » que lorsqu'on s'est mis en couple ». Pourtant, celui qui répond au surnom de Many était déjà une « grande gueule » en première année. Flatteur, il ajoute en souriant : « Le physique de Cindy, c'est la véritable cause de cette élection » !

Assortis. Il l'avait remarquée depuis longtemps dans l'amphi, cette jolie blonde exubérante. Mais il a attendu avant de l'aborder. « C'est à une soirée du club œnologie de Sciences Po que tout a commencé. Auparavant, je ne savais pas trop qui c'était », raconte Cindy. Ce soir là, ils ont discuté, « l'air de rien ». Et se sont trouvés un point commun : la musique classique. Puis, ils sont allés écouter des concerts ensemble, ils ont discuté de leurs lectures. « Dès le début, on a vécu une amitié intellectuelle. C'est quelque chose que je n'ai pas connu avant dans une relation », explique Cindy. Mathieu non plus. Cette complicité n'est pas anodine dans une institution où la culture générale est portée aux nues. Un exemple de reproduc-



Mathieu et Cindy

tion sociale ? Possible. Les deux sont issus de la classe moyenne branchée culture. Les deux étudiants dans une école qui forme de futurs cadres. Qui se ressemble s'assemble dit-on.

Inséparables. Ensemble depuis neuf mois, ils se projettent parfois dans l'avenir. « Je voudrais faire mon stage de cinquième année dans la même ville qu'elle », confesse Mathieu. Apparemment, c'est du sérieux. Mais pas de cynisme s'il vous plaît. « On sait que certains trouvent notre couple un peu kitsch, voire le principe même de cet interview », extrapole Cindy. « Mais ça ne nous semble pas si étrange. On a vécu tout de suite une relation de « couple », à faire beaucoup de choses ensemble. On a habité ensemble cet été. La suite nous paraît naturelle ». Ils pourraient assurer la relève des couples d'lepiens. Car ils s'imaginent volontiers ensemble dans 20 ans ■

Léa Lejeune,
Master 1 Journalisme
lea.lejeune@voila.fr

L'Association des Diplômés est fière de compter **11 235 diplômés**, les coordonnées personnelles de **8 319**, les coordonnées professionnelles de **5 975**.

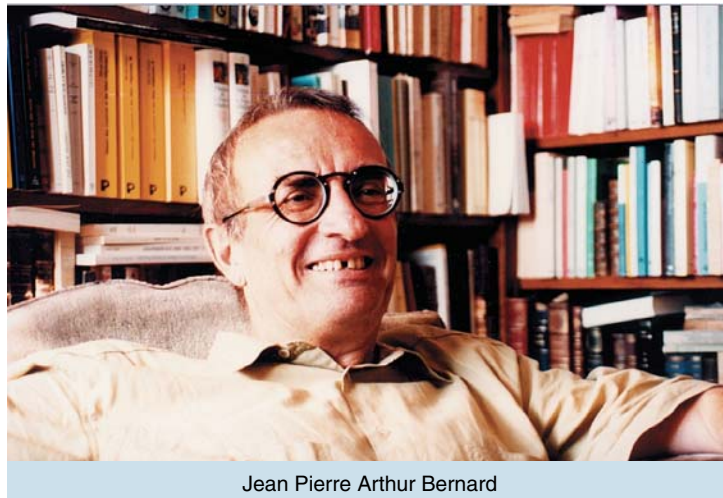
C'est le réseau qui vous permet de rentrer en contact avec **6 156** diplômés qui ont une adresse e-mail. Alors merci de nous aider à entretenir notre fichier et à l'enrichir.

Jean Pierre Arthur Bernard : 4 prénoms pour un enseignant unique

Il y en a qui ont « 4 consonnes et 3 voyelles » dans leur prénom, et une jolie fille en fait une chanson, lui son nom contient 4 prénoms, et une ancienne étudiante en fera peut-être un message si elle parvient à transgresser l'interdit de celui qui a écrit « Contre le culte de la célébration »*. Jean Pierre Arthur Bernard. Pourquoi tous ces prénoms ? Ou cette lettre parfois toute seule (A.) ?

C'est un de ses premiers mystères quand on rencontre le professeur à Sciences Po, que décidément on ne peut pas appeler « Monsieur Bernard » car avec lui, on n'est pas dans *Au théâtre ce soir* : on avait fait la connaissance, adolescente, du rédacteur à la revue *Silex*, il s'y faisait appeler « Arthur Bernard », même si c'était pas marqué comme ça dans l'ours, on l'avait recroisé parfois arpentant à pieds les rues de Grenoble sac avachi en bandoulière, comme Modiano faisant la topographie de ses romans, allant de sa Tour à la Librairie de l'Université et au Tonneau de Diogène, prenant le bus pour aller à fac ou à la Maison de la Culture et on avait bien entendu ses amis le héler « oh, Arthur ! qu'est-ce que tu deviens, quand est-ce qu'on se voit ? » car tout le monde a envie de s'attabler avec lui et de l'entendre éclater de rire en déployant ses dents du bonheur.

Or, on découvre codirigeant le séminaire *Littérature et Politique* de l'IEP Grenoble, avec son cher et vieux complice Roland Lewin, « Jean-Pierre Bernard ». Alors lequel est le bon ? Et qu'est-ce qu'il reproche au prénom prononcé en premier par sa mère (dont on devine rapidement qu'elle est importante, comme celles de Proust, de Camus, et même de Houellebecq, bref comme toutes les mères d'écrivains). Ou plutôt qu'est-ce qui l'attire dans cet autre prénom qu'il s'est choisi ? Avoir toujours 17 ans et n'être jamais sérieux ? Etre peint au pochoir sur les murs de sa



Jean Pierre Arthur Bernard

ville par Ernest Pignon Ernest ? On penserait plutôt qu'il préfère la phrase de Nizan à celle de Rimbaud. Que 20 ans pour lui non plus ne serait jamais nommé le plus bel âge de la vie, même s'il regarde parfois ses étudiants et ses étudiantes à la vingtaine flamboyante avec un peu d'envie. Particulièrement les étudiants éclairés et les étudiantes ingénues libertines. Il y a également du Sartre et du Colette dans son prénom, au fond, il aurait pu se faire appeler aussi « Jean-Paul » ou « Chéri ». Voire, aller en villégiature à Lacoste plutôt qu'à Valence. Mais tout le monde ne peut pas être né Marquis.

Un autre mystère, c'est : « comment on peut avoir lu autant de livres ? » ; on arrive d'une famille où les bibliothèques sont plutôt bien remplies, on vient de faire hypokhâgne et khâgne où on croit avoir eu des enseignants érudits, et on se retrouve avec un savant qui a mené tous les combats de sa génération et qui a lu tous les livres (mais qui est loin de trouver la chair triste). Cette année-là, certes, le thème était « La guerre » et on a

choisi pour sujet de mémoire « L'Amour » (ou comment il peut être belliqueux et la guerre érotique). C'est vrai que pour lui, l'affaire est d'or mais de là à connaître tous les ouvrages existants dans ce domaine ? Eh bien si, c'est possible : de Clauzewitz à Nancy Huston en passant par Roland Barthes, aucun ne lui échappe, il n'y a guère que *La Bicyclette bleue* de Régine Desorges qu'il ne connaît pas dans la bibliographie un peu trop midinette à son goût de ce travail qu'il a entouré de sa bienveillante exigence (mais bien sûr, ne lui est pas inconnue l'auteur quand elle éditait *Histoire d'o* en cachette avec son mari Jean-Jacques Pauvert).

Avoir économisé de l'énergie sur la vie de famille, et les tracas quotidiens et consommateurs qui vont avec, ont certes facilité sa boulimie de livres. Il aime les rituels, suivre les compétitions sportives avec son père, ou nager son kilomètre de longueurs quand il arrive à la piscine maternelle, mais il n'aime pas l'idée du carcan que serait un foyer dont il incarnerait le chef. Peut-être que dans le jeu familial,

être un fils lui suffit (on ne parle pas des jeux intellectuel et amoureux, ceux-là font toute sa place à la lecture) : finalement, ce ne sont pas les fils spirituels qui lui manquent, comme autant d'enfants qu'il n'aurait pas eus, mais qu'il a tout aussi bien marqués de son empreinte qu'un père : et au moins ça laisse du temps pour lire et écrire.

C'est là que les deux mystères se rejoignent : s'il a autant de prénoms dans son nom, « c'est pour mieux publier, mon enfant », comme dirait le loup du petit Chaperon rouge ; et s'il a autant lu les livres des autres, c'est pour mieux écrire les siens : surtout ne pas être prisonnier d'un nom d'auteur, ni d'un genre, ni d'une maison (sinon autant l'être des Allocations familiales). Qu'on en juge : Jean Pierre Arthur Bernard pour son premier roman et quelques suivants aux Editions Cent Pages**, Jean-Pierre A. Bernard pour ses livres historiques sur Paris aux Editions Champ Vallon ou Mercure de France*** Arthur Bernard pour écrire enfin sa légende personnelle et publier aux Editions de Minuit, ce roman des utopies perdues dont l'ironie douce-amère et le désespoir généreux ont été salués par la critique**** mais également chez Champ Vallon cet autre dévoilement intime sur les fondamentaux de son enfance***** etc. Car écrire, avec avoir cru aux lendemains qui chantent, lire et enseigner, est l'autre grande affaire de sa vie.

Suite page 5...

Il avait pourtant dépassé 39 ans au moment où il s'y est mis, et ne se consolait pas de ne pas avoir disparu à cet âge si romantique pour une mort tragique qu'elle rend toutes les femmes éplorées (bien plus en tous cas que les 33 ans du Christ sur la croix).

Mais il a quand même osé, et obtenu une plus belle récompense pour lui que le prix Goncourt : être reconnu par Jérôme Lindon.

On n'en demandait pas tant quand on était ses étudiants même si on en a été très fier.

Il nous suffisait de recevoir ses courriers écrits à l'encre bleue (heureusement Internet n'existait pas encore) qui nous conseillaient sur la rédaction du mémoire en cours (« *la littérature, ce n'est pas la vie, il faut passer par l'artifice, le faux, pour atteindre le vrai de l'art* »), ou notre vie même (« *sois moins sentimentale et tu seras une vraie héroïne du XVIII^{ème} siècle* ») ; mais aussi attendre ses escapades à Paris, où on avait prolongé ses études, pour partager un repas dont la conversation serait toujours pétillante, ou une séance de cinéma qui serait longuement commentée ensuite. Et puis, avec le temps qui passe, une distance s'installe, on a des amants, on déménage, on devient épouse, cadre, puis mère, il n'y a plus beaucoup de place, on a moins de temps pour les correspondances ; mais on ne l'oublie pas ; et un jour on apprend qu'il va partir à la retraite, impossible à imaginer, sa jeunesse était hier, la sienne, la notre, il ne va pas être content si on fait son hommage, c'est pas son genre, déjà qu'il nous trouvait nunuche, tant pis, on y va, on est plus d'un à penser la même chose, je le sais, plus d'un qu'il a fait être un peu moins niais, transformés de brouillon à page au propre, par son mélange de rigueur universitaire, de bouillonnement des sources et de complicité rhétorique ; OK, il n'a pas réussi à nous rendre moins sentimentale, sinon on ne lui écrirait pas ces mots, mais peut-être pour une fois, il ne nous en voudra pas si on lui dit qu'on l'a tant aimé ■

Marseille, octobre 2008

Delphine Schwartzbrod, claussef@club-internet.fr
Service Public 1985, mémoire sur [Le Temps suspendu de l'amour et de la guerre](#) soutenu par Jean-Pierre Bernard et Roland Lewin.

*Silex n°21, [Lettres d'amour](#), Presses universitaires de France, 1982

**[Les Parapets de l'Europe](#), Cent Pages, 1988

***[Paris rouge](#), Champ Vallon, 1991 ; [Les deux Paris](#), Champ Vallon, 2001 ; [Le Goût de Paris](#), Mercure de France, 2004

**** [La Chute des Graves](#), Editions de Minuit, 1991

*****[La Guerre avec ma mère](#), Champ Vallon, 2006

Soirée autour de Jean-Pierre Arthur Bernard

Les personnes intéressées par une soirée autour de Jean-Pierre Arthur Bernard sont priées de se faire connaître par e-mail. Elle aura lieu à Paris la dernière semaine de janvier ou 1^{ère} semaine de février, soit autour d'un verre, soit autour d'un repas. Merci de nous écrire par e-mail à l'adresse suivante : claussef@club-internet.fr

Philippe Dujardin : « Standing ovation »

Il est assez étrange de raconter — 27 ans après — comment un cours ou plutôt ce qu'on appelait entre nous un « show » relevait autant de l'initiation que de la révélation. Car voilà, avec mes coreligionnaires, je découvrais, en 1981, un nouvel orateur sulfureux (au sens étymologique) qui venait là, à Grenoble, délivrer un bien nommé « Cours d'introduction aux sciences sociales ». Le lieu, c'était l'amphi. Et le temps, c'était le soir. Un moment propice pour que tout le monde soit là. Car, finalement, le soir c'est le temps de tout le monde : des étudiants, comme des étudiants salariés dont je faisais partie, ou des curieux de passage, étudiants de la fac d'en face ou copains de la ville qui avaient entendu parler d'un « *Rock'n'roll teacher* » d'un nouveau genre. Un prof qui ne maniait pas la guitare, mais l'harmonie des sciences sociales et politiques. Là était l'événement.

Et voilà ce qui se produisit. Il faut bien imaginer le temps : à cette époque nous sortons des Trente glorieuses. Nul ne peut imaginer (ou ne veut accepter) ce qu'il adviendra de notre société. La cécité mentale est un bien commun à l'ignorance... Nous parlons, en ce temps, certes de nucléaire, mais pas encore vraiment d'écologie. Nous avons, certes, comme nos aînés, une certaine conscience sociale, mais pas encore une responsabilité citoyenne. Et le « *peak oil* » n'est pas encore vraiment au programme.

Et puis arrive, surgi de Lyon (autant dire la Lune), un étrange enseignant qui va fasciner (jusqu'au silence) tout son énorme auditoire, les travées mêmes étaient pleines ! Introduction aux sciences sociales, disions-nous. Et dès la première leçon — les Anglo-saxons auraient dit de manière noble « *A lecture* » — une question fuse du premier rang : « Où peut-on trouver votre cours ? » (*)

La réponse de l'homme sur scène (disons l'estrade) m'interpelle encore : « Nulle part. Je l'écris semaine après semaine... » Alors, voilà la leçon que j'en retire encore aujourd'hui : on peut revisiter l'Histoire avec patience. C'est même un âpre devoir, face à l'ur-



gence de notre société qui veut résoudre tout, le temps d'un jour ou d'un journal télévisé...

Il faut bien se remémorer qu'alors, l'homme à la chevelure vénitienne, bien que timide, déroule son propos sans férier. Il y sera question de « l'équivalence restreinte et de l'équivalence générale ». Le propos tient lieu de prescience. A travers l'histoire des idées des 17^è et 18^è siècle, Philippe Dujardin met au point une « pensée du social à la fois historique et anthropologique ». Il anticipe ce que va être la société de marché du XXI^è siècle qui fait de nous les acteurs d'un monde qui paradoxalement nous échappe. Voilà ce qu'il disait alors dans une pure fulgurance : « Les individus sont devenus interchangeables. Objets comme les autres, ils deviennent donc commensurables ». Mesurables et aliénables, donc. Au fond, je ne sais pas si c'est de l'avoir appris de ce Maître-assistant de Sciences Politiques ou de l'avoir vécu comme chacun en ce monde qui me fait frémir le plus.

Je me souviens que, pour son dernier cours, il a eu droit à une « *standing ovation* » hallucinante et parfaitement improvisée de tous ses étudiants. Ce soir-là l'amphi avait bien entendu Eric Clapton... ■

Gabriel Joseph-Dezaize, journaliste, IEP 1983

PS : (*) Son cours de 1981 « fortement revisité » va être prochainement édité. Voir son blog : www.philduj.blogspot.com

C'était en 64-65, Sciences-Po était dirigé par Jean-Louis Quermonne, très facile à joindre dans son petit bureau au 1 rue Général Marchand...

Et cet enseignant était chargé d'un des fameux « cours à option » qui représentaient le vrai trésor d'ouverture de notre formation dans une période au sortir de la guerre d'Algérie.

Il s'agit du Général Pierre Rondot (1904-2000) chargé d'un cours « initiation à l'Islam ». Il venait pendant ces soirées d'hiver, de Lyon où vivait sa famille (dont son fils devenu le général Philippe Rondot) et parfois nous nous rencontrions dans le train.

En 1964, dans le grand amphi dit « Condillac », nous étions quelques dizaines d'étudiants de 2^{ème} année de Sciences-Po à écouter passionné-



Jean Félix Vial © Prune Vellot

ment le Général Rondot nous parler des fondements philosophiques et religieux de l'Islam, du rôle politique

et historique de la culture islamique, de l'actualité et des perspectives du monde arabe, du Moyen-Orient en particulier !

Et quel n'était pas mon bonheur de la retrouver après l'amphi dans le train Grenoble-Lyon à 20 h 45, en 2^{ème} classe s'il vous plait ; c'était l'occasion rêvée de lui poser plus de questions, de discuter de la situation des kurdes et de tous les conflits déjà en guerre.

Hélas, je devais descendre à Voiron où j'habitais !

J'ai beaucoup apprécié sa culture immense, tout autant que sa modestie et sa générosité ■

Jean Félix Vial (SP 1966)

Sciences Po Grenoble à la fin des années 60...

Les parisiens disaient "Sciences po ski", ben oui, et alors ?

Déçue par mes débuts dans une autre fac, je suis allée m'inscrire en auditeur libre place de la Préfecture, en cours d'année, l'Institut venait juste d'emménager sur le campus, flambant neuf. Un vrai bonheur ! Des cours de tennis, une piscine, de l'espace, une belle bibliothèque.

Les restau-U nous semblaient le comble du luxe... malgré la boue des premiers mois et les grillages de chantiers à contourner. Les innombrables pauses café à la cafétéria de l'ALEJT nous ont permis de refaire le monde des milliers de fois.

Je dois un grand merci à Claude Domenach, aujourd'hui disparu, le directeur d'alors.

Je devais travailler pour pouvoir être étudiante, parfois de nuit. Cela m'a valu une expérience professionnelle précoce, et des conditions d'études pas forcément optimales.

Mes camarades plus aisés rentraient de l'Alpe d'Huez, et moi d'un remplacement à Grenoble Accueil... mais c'est la vie !

Claude Domenach, informé de ma situation, s'est débrouillé pour me faire obtenir une bourse de service public et m'a autorisée à refaire une première année que j'avais entamée seulement en décembre ou janvier.

Je n'oublierai jamais mon passage devant le jury qu'il présidait pour le grand oral : "Anthropophagie et anthropoémie" d'après un texte de Claude Lévi-Strauss. Je ne connaissais ni l'auteur, ni le sens du mot anthropoémie (du grec *emein* = vomir).

"On a des doutes sur vos connaissances intellectuelles, mais vous avez le sens de l'humour".

Ouf, lui aussi avait le sens de l'humour... ■

Catherine Delhom (SP 1969)

Offres d'emplois et de stages

Si vous pouvez offrir des emplois ou/et des stages dans votre société, dans votre administration, dans votre collectivité locale, dans votre association, merci de nous faire parvenir vos offres à l'adresse e-mail suivante : anciens@iep-grenoble.fr

Après une quinzaine d'années passées dans l'industrie agroalimentaire en tant que chef de produits, directeur marketing puis responsable de la diversification externe, Virginie Aubrion (éco-fi 1979 née Michel) s'est installée pour des raisons de santé de son mari dans le bordelais pour reprendre une exploitation viticole.

Le déficit à relever n'est pas des plus simples ! En 3 mois, il faut reconstruire le chai abandonné depuis plus de 15 ans, remettre de l'ordre dans la vigne, apprendre à faire du vin, à conduire un tracteur, à changer une roue, créer un nom de château, des visuels et se familiariser avec la terre !... Pour la maison (sans eau, sans salle de bain, sans cuisine), ce sera pour plus tard et les premières vendanges se font sous la tente ! Un seul objectif : faire du bon vin, sain, à prix abordable.

Très rapidement, Virginie Aubrion arrive à bien vinifier en blanc, rouge, rosé, claret en appellation Bordeaux et Bordeaux supérieur. Dès la première année, le Château de Piote commercialise 15 000 bouteilles. L'intérêt de la région bordelaise nous dit Virginie Aubrion est que tout tourne autour du vin et si vous le souhaitez, vous pouvez facilement vous ins-

truire. La chambre d'agriculture est très présente, les sociétés de produits phytosanitaires sont de véritables professionnels toujours prêts à aider, la lecture est abondante et bien faite. La seule chose à ne pas faire : demander à son voisin, surtout lorsqu'on est une femme, travaillant seule (son mari travaille à l'extérieur) et que l'on arrive de la région parisienne !

La passion a vite eu raison de toute la famille qui s'est donnée nuit et jour à ce projet. Les amis également sont présents. Surtout pendant les vendanges — véritables rencontres internationales —. A force d'un travail sans répit, les objectifs sont atteints : le vin est hissé au haut des palmarès des plus grands guides professionnels, le prix est très abordable, seule ombre au tableau, la crise du vin fait que la commercialisation est difficile, l'équilibre financier est loin d'être atteint 10 ans après !

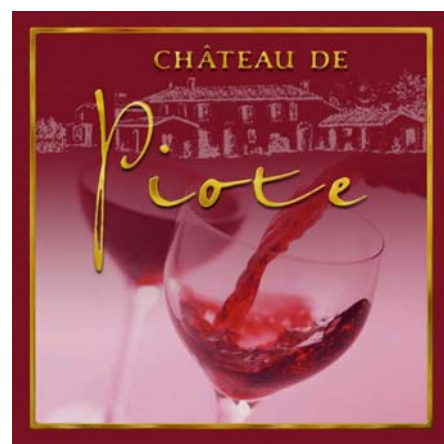
Mais le vin, c'est magique rajoute Virginie Aubrion, c'est un produit que l'on « vit » réellement, que l'on sent, ressent et bichonne. On lui donne la vie, le voit naître, le déguste, le hume et ... le partage. On offre du plaisir ! Notre joie : c'est de cultiver la terre, de produire et d'offrir ce même plaisir. Et, même si elle ne pensait pas 10

ans après son installation être obligée de tailler tout l'hiver plus de la moitié de la propriété, soit 5 Ha et faire 50 000 km par an avec sa petite camionnette jaune, l'intégration est réussie car elle dit connaître une qualité de vie et surtout faire connaître à ses enfants cette qualité de vie exceptionnelle.

J'ai eu 6 enfants, avec le vin, chaque année, je retrouve la joie de mettre au monde 6 nouvelles cuvées ! ■

Pour commander avec des tarifs préférentiel Sciences Po :

www.tarifsdepiote.e-monsite.com
www.chateaudepiote.fr



Taxe d'apprentissage au profit de l'IEP

L'Institut d'Études Politiques investit en permanence pour améliorer le confort de ses locaux et mettre à la disposition de ses étudiants un matériel pédagogique performant.

L'accent est mis sur l'internationalisation de la formation.

La politique documentaire a pris un essor supplémentaire avec une appropriation constante des nouvelles technologies de l'information (banques de données, cd-room, accès à l'internet...).

Des Diplômés de Sciences Po et des entreprises qui accueillent des stagiaires de l'IEP lui versent la taxe d'apprentissage. Ces fonds contribuent au développement des investissements de l'IEP.

La Taxe d'Apprentissage est une taxe obligatoire versée au mois de février par les entreprises et les banques. Elle est calculée sur la masse salariale. **La Loi donne le**

pouvoir d'affecter à l'École de son choix une partie de cette taxe. C'est la direction Administrative et Financière de l'entreprise ou le Cabinet Comptable de la société qui en établit le montant.

Il suffit d'indiquer sur le bordereau d'établissement de la taxe le montant de la somme versée à l'IEP et ses coordonnées :

**Institut d'Études Politiques de Grenoble
BP 48 - 38040 GRENOBLE CEDEX 9**

En incitant un Directeur des Ressources Humaines, un Directeur Administratif et Financier, un PDG, un Gérant de société, un Expert-comptable (qui est prescripteur), vous pouvez augmenter les capacités d'investissement de l'IEP et améliorer les conditions d'accueil des étudiants.

Merci d'avance pour votre aide. Nous sommes à votre disposition pour tous renseignements ou documentation que vous aimeriez remettre à des décideurs.

Ne l'appellez plus **Isabelle Plumey** mais sœur **Philippine**. Un nouveau nom pour une nouvelle vie. Et le choix de cette nouvelle identité s'est imposé de lui-même : *Saint Philippe était connu pour la profonde joie qui l'habitait. Une joie qui transpire dans chaque phrase prononcée par cette ancienne de la maison Sciences Po (SP 91) lorsqu'elle nous raconte son histoire.*

Une vraie chaleur dans la voix, des éclats de rires... tenir une conversation avec sœur Philippine vous met forcément de bonne humeur. Vous intriguez aussi. Pourquoi une jeune femme de 26-27 ans décide soudainement de devenir religieuse ? Isabelle Plumey intègre l'IEPG en 1987 après avoir passé une année en hypokhâgne à Annecy. Vite attirée par la vie universitaire grenobloise, elle en garde d'excellents souvenirs : « *J'ai acquis une méthode de travail, un esprit de synthèse qui me sert encore aujourd'hui. Je me suis fait beaucoup d'amis même si je n'ai pas complètement adhéré à l'ambiance générale* ». A cette époque, la pratique religieuse, elle ne connaît pas. Tout juste admet-elle être animée du sentiment de l'intérêt général, d'où son choix de la section service public.

Elle opte ensuite pour un DESS d'urbanisme à la faculté de Lyon. Et profite pleinement des charmes lyonnais, à commencer par l'opéra. A la fin de ses études, elle rentre à la communauté urbaine, chargée de la question des transports. Et va faire une rencontre qui va changer le cours de son existence...

« Une absolue certitude »

« *Un jour, j'ai vu une collègue, qui rentrait de congés, radieuse. Intriguée, je me suis permis de lui demander la cause de ce rayonnement. Elle m'a répondu qu'elle rentrait d'une retraite religieuse et m'a invitée à participer à une séance de son groupe de prières* ». Par curiosité, Isabelle accepte la proposition. Et va en être bouleversée : « *au bout de 10 minutes, je pleurais des larmes*

de bonheur. J'avais l'absolue certitude de la présence de Dieu ». Dès lors, elle se rend tous les dimanches à la messe et accepte de se confesser. Sa vie professionnelle connaît aussi des remous : elle répond favorablement à une offre de la communauté urbaine de Strasbourg l'été 1995. Mais se retrouve seule, sans repères. Alors, elle se tourne vers un groupe de prières : « *je n'avais que des amis catholiques !* ».

Après un temps d'hésitation, Isabelle Plumey décide de suivre une formation à la foi à la Famille Missionnaire de Notre Dame à Sélestat. « *J'ai découvert le contenu de la foi, mon âme en a été touchée* ». Isabelle commence à comprendre qu'elle va devoir prendre une décision, faire le choix de sa vie : « *Non, je n'ai pas fait de choix. C'est Dieu qui m'a choisie. Cela peut paraître surréaliste mais j'ai compris sur l'autoroute entre Sélestat et Strasbourg. C'était précisément le 15 avril 1996 vers 21 heures. J'étais dans un état second, c'était une joie immense, une allégresse inimaginable* ». Isabelle annonce sa décision à ses proches : son chef de service, ses parents et ses amis. A-t-elle conscience de faire des sacrifices ? « *J'ai toujours voulu avoir un foyer, des enfants. Mais j'ai gagné le Christ. Une phrase de la Bible dit : « d'un amour éternel je t'ai toujours aimé »...*

« L'éducation des cœurs »

Isabelle Plumey entre dans sa Famille religieuse le 9 septembre 1996. Après trois années de postulat fondamental à la maison mère en Ardèche, elle fait des vœux temporaires qu'elle renouvelera par la suite. En septem-



Sœur Philippine (2^{ème} rangée, 3^{ème} en partant de la droite)

bre 2004, c'est la cérémonie des vœux perpétuels où elle s'engage à respecter les principes de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. « *C'est très émouvant, on se donne à Dieu, c'est une sorte d'union matrimoniale spirituelle* ». Exit Isabelle, place à sœur Philippine. Aujourd'hui, elle se trouve au Grand-Fougeray, dans l'Ille-et-Vilaine : « *nous sommes une quinzaine de frères et de sœurs, avec un père et une mère supérieurs. On accueille beaucoup de monde, en les aidant à prier et en essayant d'éduquer leurs cœurs* ».

Toujours avec le sourire, sœur Philippine refuse de considérer que l'Eglise actuelle est moribonde et regrette l'image véhiculée par les médias. « *Si je devais donner un conseil aux étudiants de l'IEP, ce serait de lire en toute objectivité les écrits de Jean-Paul II. C'est tellement juste !* ». A bon entendeur... ■

Pierre Nigay
Master 2 Journalisme

COTISATION

Pour recevoir l'annuaire 2009, avoir accès au service emploi et stages, aux annuaires DRH, cabinets de recrutement, collectivités locales... et recevoir le magazine trimestriel.

Diplômés de 2003 - 2008 : 20 euros
Diplômés de 97 - 2002 : 35 euros
Diplômés de 49 - 96 : 50 euros
Demandeurs d'emploi : 20 euros
Retraité : 30 euros
Couples : 60 euros

Donateurs : 80/150/230/300/380

Abonnement au magazine trimestriel : 10 Euros
Abonnement semestriel aux offres d'emplois : 15 euros

Directeur de la publication :
Stéphane Pusateri
stephane.pusateri@wanadoo.fr

Conception - Renseignements :
Camille Berg
aee@iepg-grenoble.fr

Service emploi :
Jonathan Masciave
Tél. : 04 76 82 60 26
anciensiepgfrance@iepg-grenoble.fr

Impression :
Imprimerie Lefebvre Bourgoïn-Jallieux

Association des Diplômés de Sciences Po Grenoble
BP 48 - 38040 Grenoble cedex 9
Tél. 04 76 82 61 18- Fax 04 76 82 60 70
<http://iepg-grenoble.fr/aee>

© Décembre 2008
Association déclarée JO du 12/049
N°03810

Si vous souhaitez aider l'Association par une insertion publicitaire dans le magazine tiré à 10 500 exemplaires et dans l'annuaire tiré à 3000 exemplaires, merci de prendre contact avec l'Association au 04 76 15 21 64 ou par e-mail: aee@iepg-grenoble.fr.

42 ans, une langue bien pendue et déjà des souvenirs d'ancien combattant. Un combattant de la liberté d'expression aujourd'hui au service des auditeurs de France Bleu Drôme-Ardèche. Mais entre 1997 et 2006, Laurent Gauriat (POL 88) a couvert de nombreux conflits, manifestations sportives et autres procès à travers le monde pour France Info et France Inter. Tour d'horizon de ses reportages les plus marquants.

« Les Jeux Olympiques de Sydney en 2000. Mon rêve de gosse. J'avais pour mission de faire des sujets sur les à-côtés de la compétition. Le moment le plus fort de ces jeux fut la finale du 400 mètres femmes. Car la favorite de la course n'était autre que Cathy Freeman, aborigène de naissance. J'ai eu l'idée d'aller suivre cette épreuve en direct d'un bidonville aborigène, en banlieue de Sydney. Je me suis retrouvé chez une vieille femme, avec une centaine de fans, dont certains membres de la famille Freeman. La télé, toute pourrie, avait une fourchette en guise d'antenne ! Les gens attendaient tellement de cette victoire, avec l'espoir que le monde prenne conscience des conditions de vie indignes du peuple aborigène. Résultat : Freeman a facilement remporté son 400 mètres. J'étais le seul occidental parmi ces gens simples, qui m'avaient accueilli, offert à manger et confié leurs craintes sur l'avenir de la communauté. J'ai pu saisir au micro les peurs, les joies et les cris. Un reportage qui a même été nommé au Micro d'Or en 2001. »

« Autre moment fort : le procès Maurice Papon entre 1997 et 1998. France Info m'avait détaché à Bordeaux pendant la durée de l'affaire. Six semaines pendant lesquelles j'ai vécu dans une bulle où je faisais des sujets d'ambiance : aménagement des locaux, hausse de la fréquentation des restaurants, petites histoires des parties civiles... La tension était palpable, tout le monde parlait du procès 24h/24h. Quelque part, c'est une page de l'Histoire qui s'écrivait. Mais j'ai aussi de bons souvenirs, notamment l'avocat des parties civiles, Arno Klarsfeld, qui arrivait le matin en rollers au tribunal en buvant ses canettes de Coca-Cola ! »

« Au mont Sinaï avec le Pape »

« J'avais déjà eu l'honneur de voir Jean-Paul II en Bretagne, à Saint Anne d'Auray, en 1996. Mais là, on me donnait l'occasion de suivre le périple du Pape en Israël et dans les territoires occupés. Autant dire que je ne me



Laurent Gauriat

suis pas fait prier ! Première scène inoubliable : le Pape qui insère un petit message dans le Mur des Lamentations. On a appris plus tard qu'il demandait pardon pour les crimes commis par l'Eglise pendant la seconde guerre mondiale. Sans oublier la messe qu'il a officiee au sommet du Mont Sinaï devant un million de fidèles. Je m'en rappelle précisément : il pleuvait à torrent et le soleil s'est levé au moment même où Jean-Paul II s'est adressé à la foule ! Tout un symbole... On est également allé à Bethléem. Dans chaque endroit, je m'occupais de recueillir les réactions des populations juive et musulmane, toutes positives d'ailleurs. Vraiment, pendant une dizaine de jours, j'ai eu l'impression de vivre un véritable « road-movie ».

« La scène la plus effrayante de ma vie. Cela faisait trois semaines que j'étais en Albanie, à la frontière sud du Kosovo, sous contrôle allemand. A faire des sujets sur les réfugiés que je voyais débarquer par milliers. A l'annonce de la libération du pays, les journalistes sont enfin autorisés à se rendre à

Pristina, la capitale. Une dizaine de voitures partent donc en file indienne, en se méfiant des mines disposées sur les bas côtés de la route. Mais, à quelques kilomètres de l'arrivée, un bus de vingt miliciens serbes nous arrête. On savait qu'on pouvait se retrouver face à certains îlots de résistance. Agressifs, ils nous alignent le long d'un fossé. Puis demandent si des journalistes allemands sont présents, leur promettant de les conduire à un charnier. Trois d'entre eux nous l'étaient et les ont suivis. Une fois seuls, terrorisés, on décide à l'unanimité de rebrousser chemin vers l'Albanie. Sur le retour, l'un d'entre nous apprend la nouvelle tant redoutée : trois journalistes venaient de se faire assassiner... Le choc puis le silence. Le soir, on a fait une grosse fête. Le soulagement d'être en vie mais aussi le besoin d'oublier l'horreur vécue quelques heures auparavant. Je suis quand même allé à Pristina le lendemain, sous escorte allemande. Pour finir le travail commencé. » ■

Pierre Nigay,
Master 2 Journalisme

Maire de gauche contre maire de droite

Ils ont des parcours scolaires et politiques différents. Et surtout des motivations et des valeurs opposées mais tous deux occupent le même poste : maire d'une ville moyenne de l'Isère. Deux anciens élèves de l'IEP répondent à nos questions.



Bernadette Laclais (SP, 1988)

Bernadette Laclais est étonnée d'être sollicitée pour une telle interview. « C'est un truc de journalisme ou d'anciens élèves ? », se demande-telle. Après plusieurs semaines, elle accepte pourtant de se prêter à l'exercice.

A quels poste(s) avez-vous été élue ?

Je suis maire de Chambéry (PS). J'ai été élue en 2007 et réélue en 2008. Je suis aussi vice-présidente de la région Rhône-Alpes. Au titre de ce mandat, je suis en charge de la formation professionnelle.

Comment en êtes-vous arrivée là ?

Après l'IEP de Grenoble, j'ai étudié à l'Institut de l'urbanisme de Grenoble. A la suite de mes études, j'ai travaillé pour plusieurs collectivités territoriales. J'y ai exercé plusieurs fonctions dans la communication d'abord et l'urbanisme ensuite. J'ai obtenu des postes dans des cabinets. Puis une opportunité s'est offerte à moi. J'ai été contactée par le maire de Chambéry qui m'a proposé d'être directrice de son cabinet. En 1998, j'ai été conseillère régionale puis première adjointe, jusqu'à devenir vice-présidente de région en 2004.

En quoi pensez-vous que votre formation à Sciences Po vous a permis d'endosser votre rôle de maire ?

La formation m'a apporté une curiosité sur beaucoup de sujets, une culture générale. C'est difficile à déterminer puisque c'est surtout un ensemble de choses : une prédisposition à s'intéresser à la chose publique en fait. Mais je pense sincèrement que j'ai plus appris dans ma vie professionnelle que dans ma vie d'étudiante.

Pourquoi avoir choisi ce parti ?

J'ai choisi le Parti Socialiste très longtemps après ma sortie d'école. C'était en 1997. Mais bien avant Sciences Po, j'ai toujours avoué ma préférence pour la gauche. Si je me suis décidée si tard, c'est parce que j'aimais mon indépendance. J'avais du mal avec les logiques partisanes et j'en ai encore.

Pourquoi pensez-vous avoir réussi en politique ?

Je n'avais rien de plus, l'opportunité de se lancer en politique peut être donnée à beaucoup de personnes. J'ai fait des rencontres à un moment donné et j'ai saisi des occasions. Je pense que beaucoup d'hommes et de femmes ont les mêmes qualités. Ca reste plus difficile d'être une femme en politique, c'est encore perçu comme exceptionnel par nos concitoyens. Mais on peut réussir.

Quel conseil donneriez-vous à un élève de Sciences Po qui voudrait se lancer dans la politique locale ?

Il faut d'abord travailler. Et ce à tous les niveaux. La politique c'est un engagement de soi 24 heures sur 24, c'est être à l'écoute des gens, c'est connaître ses dossiers. Ca implique beaucoup de travail, même chez soi. Je crois que pour s'engager en politique, il faut beaucoup aimer les autres. Il y a des choix, des investissements personnels à faire dans la vie publique. Il faut aussi que les nôtres soient complices de cet engagement pour tenir longtemps ■



Pierre-Marie Charvoz (SP, 1989)

Pierre-Marie Charvoz est un homme très occupé. Les causes ? Ses nombreux mandats électoraux et sa présence perpétuelle sur le terrain local. En une semaine, il remporte quatre fois le rendez-vous et il répond en voiture, entre deux réunions, content d'avoir l'opportunité de parler de son métier.

A quel(s) poste(s) avez-vous été élu ?

Je suis d'abord maire de Saint-Jean de Maurienne (UMP) depuis les dernières élections de mars 2008. Quelques dizaines de voix m'ont fait louper le premier tour et j'ai été élu à 55% des voix au second. Mais je cumule plusieurs mandats. Un fonctionnement normal en politique. Je suis conseiller général du canton, vice-président du Conseil général (chargé des sports et de la jeunesse), vice-président du syndicat de pays de Maurienne. Je suis aussi représentant à la communauté de communes et député suppléant de la Savoie.

Comment en êtes-vous arrivé là ?

Après Sciences Po Grenoble, j'ai fait un troisième cycle en gestion des ressources humaines. J'ai travaillé pendant 8 ans chez Danone. Avant de revenir en Savoie. J'y suis arrivé grâce à l'entreprise Caliva, chez qui j'ai été DRH et secrétaire général. C'est vrai que de prime abord, les deux métiers n'ont rien à voir. Mais en allant au devant des gens je me suis fait connaître. Quand j'ai été choisi comme conseiller général en 2001, je n'avais aucun autre mandat, je n'étais sur aucune liste. En plus, j'étais secrétaire RPR dans un canton qui était plutôt de gauche. C'est l'enracinement local et le travail de terrain quotidien qui ont payé pour mon élection de maire. Et je continue sur cette lancée : j'ai tout le temps des réunions de travail.

En quoi pensez-vous que votre formation à Sciences Po vous a permis d'endosser le rôle de maire ?

Sciences Po c'est un plus en terme d'ouverture d'esprit, de culture générale. Ca permet aussi d'avoir une approche complète des problèmes, de savoir présentation des choses, de bien prendre de parole en public et d'avoir une vision globale des dossiers. Des qualités très importantes en pratique dans le domaine des politiques publiques.

Pourquoi avoir choisi ce parti ?

En fait, j'étais déjà RPR quand j'étais élève à l'IEP. J'ai participé à l'organisation de manifestations et de la campagne de 1988 durant ma scolarité à l'IEP. Si je me suis investi de manière modérée pendant mes études, c'était parce que mon objectif était bien de faire de la politique en Savoie. J'ai adhéré lorsque je suis revenu ici. Puis, j'ai suivi l'UMP. Si je suis « à droite », c'est parce que ça correspond à mes convictions profondes. J'ai le souci de développer des projets avant de penser à redistribuer. Celui de gagner de l'argent avant d'en dépenser. Et enfin, celui de créer des activités pour en faire bénéficier le plus grand nombre.

Pourquoi pensez-vous avoir « réussi » en politique ?

Grâce au travail et à la proximité des gens. Le travail a toujours été une valeur première. Et je suis sociable, ouvert, à l'écoute des gens surtout et soucieux de leur répondre.

Quel conseil donneriez-vous à un élève de Sciences Po qui voudrait se lancer dans la politique locale ?

S'il a une motivation, il ne faut pas qu'il se pose de questions et qu'il fonce. Une autre chose. On n'arrive plus « comme ça » en politique, en se faisant parachuter ou parrainer. Et le bord politique ne définit pas nos chances de réussir dans une circonscription. Selon moi, c'est la présence sur le terrain qui paye. Les électeurs veulent nous voir à la fête de village, aux réunions de quartier. Il y a des gens qui m'ont dit : « Maintenant qu'on vous connaît, on va pouvoir voter pour vous » ■

Propos recueillis par Léa LEJEUNE, Master 1 journalisme

Patrice Cœur-Bizot vit aujourd'hui aux Maldives dans un décor paradisiaque : eau de mer bleue turquoise, 28 degrés les mauvais jours, plages de sable fin... Oui mais voilà, le quotidien de cet ancien de l'IEP (PES 76) est davantage tourné vers les plus démunis, les catastrophes et les dysfonctionnements du pays. Car depuis près de 30 ans, il sillonne le monde pour porter le message de paix des Nations Unies.

La voix au téléphone est douce mais sûre, les mots bien choisis et les explications d'une clarté absolue. Nul doute, Patrice Cœur-Bizot a l'habitude de parlementer, échanger et convaincre. Des aptitudes qu'il affirme avoir acquises à Sciences Po, intégré en 1974 après une maîtrise d'économie du développement à l'université de Grenoble : « *J'ai un excellent souvenir de l'ambiance de l'IEP. Mais surtout j'y ai beaucoup appris, notamment la capacité à s'exprimer et à faire le lien entre théorie et pratique* ». Il échange son service militaire contre seize mois à la Réunion en tant que Volontaire de l'Assistance Technique. De retour à Grenoble en 1978, il devient socio-économiste à Sogreah et part en mission au nord du Yémen pour faire une étude sur l'aménagement d'un fleuve. Un an plus tard, c'est le tournant de sa carrière : sa candidature au Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) est retenue. « *J'ai débuté en passant trois ans en Egypte où j'étais un peu l'homme à tout faire du coordinateur résident de l'ONU. Je garde notamment un excellent souvenir de mes rencontres avec Sœur Emmanuelle au Caire* ».

Entre Afrique et Asie

En 1982, Patrice Cœur-Bizot devient un cadre permanent du PNUD. Il débarque alors en République Centrafricaine, un pays qui sort tout juste du règne de Bokassa. Quatre ans pendant lesquels il est responsable de programmes de développement. Son tour du monde l'emmène ensuite au Vietnam où il vit jusqu'en 1988. « *Le pays était dans un profond isolement avec un contrôle strict de l'administration américaine. Je menais de gros projets de restructuration entre Hanoi et Ho Chi Minh City. Mais je suis parti plus rapidement, le système scolaire ne correspondant pas à mes attentes pour mes enfants* ». Notre globe-trotter repart alors en Afrique - Niger puis Sénégal - en tant



Patrice Cœur-Bizot

qu'adjoint du coordinateur résident des Nations Unies. Fort de ses expériences, il passe une semaine de sélection au siège de l'ONU à New-York pour devenir coordinateur résident, sorte de chef d'orchestre sur le terrain du secrétaire général : « *C'est une semaine qui est un modèle réduit de toutes les catastrophes possibles et imaginables : déplacement de populations, tremblement de terre, famines... Et on doit montrer que l'on est capable de gérer tout cela !* ». Test réussi et première affectation entre 1994 et 1999 : la Mauritanie. Avec un accueil pour le moins difficile : « *une tempête de sable !* ». Patrice Cœur-Bizot a pour mission de structurer une société qui essaye d'émerger et s'attaque à de gros chantiers : lutte contre la désertification, sauvegarde de l'environnement, etc.

Aung San Suu Kyi, le Kosovo et Bill Clinton

Les quatre années qui suivent sont certainement les plus passionnantes : représenter l'ONU en Birmanie. Le pays est toujours sous sanction de la communauté internationale et une junte militaire est au pouvoir. « *On a essayé de mettre en place des micro-crédits, des petits hôpitaux, des aides directes en dehors des structures officielles. J'ai eu la chance de travailler en étroite collaboration avec l'oppo-*

sante au régime San Suu Kyi, prix Nobel de la Paix en 1991. Une très belle expérience mais une frustration en quittant ce pays. » Après des passages au siège de l'ONU et au Libéria, Patrice Cœur-Bizot a la lourde tâche de s'occuper de l'administration civile au Kosovo mais avoue avoir eu beaucoup de mal « *à faire vivre les communautés interethniques* ». Janvier 2005 : atterrissage à Malé, aux Maldives. Et déjà un problème de taille à régler, à savoir le tsunami. Les pertes humaines sont faibles mais les dégâts matériels énormes avec plus de 60% du PIB détruits. « *J'ai eu l'honneur de collaborer avec Bill Clinton, envoyé spécial du Secrétaire Général pour le tsunami. Et aujourd'hui, les traces de ce drame ont quasiment disparu.* » Désormais, il se concentre sur le renouvellement démocratique des Maldives et pilote un projet de regroupement des services des Nations Unies.

A 56 ans, Patrice Cœur-Bizot ne pense pas encore à la retraite même s'il espère pouvoir « *revenir plus souvent dans la région grenobloise* ». Mais une chose est sûre : « *je resterai un nomade entre la France, New-York et le reste du monde* ». En attendant, il profite encore un peu du soleil brûlant des îles... ■

Pierre Nigay,
Master 2 journalisme
p.grenoble@hotmail.com



Dès que vous changez d'emploi, d'adresse, de fonction, merci de nous le faire savoir pour que notre base soit toujours à jour.

Vous vous mariez, votre famille s'agrandit nous le ferons savoir dans notre rubrique carnet.

Enquête sur le devenir des diplômés et sur les étudiants ayant réussi le concours :
Merci de répondre à l'enquête en ligne

Chaque année, en janvier et Février, l'Association des Diplômés réalise les enquêtes IEP + 1, IEP + 5 permettant de connaître le devenir des diplômés à IEP + 1 et avec IEP + 5, leur parcours sur les cinq années qui ont suivi leur départ de l'IEP. Des enquêtes sont aussi menées auprès des étudiants qui réussissent le concours d'accès en 1^{ère} et 2^{ème} année. Une radiographie de l'ensemble des diplômés a également été établie. Vous trouverez l'ensemble de ces études sur le site de l'association à l'adresse suivante : <http://iep-grenoble.fr/aae> à la rubrique actualité, puis enquêtes.

Chaque année ce sont 85 % des diplômés qui répondent à notre enquête. Ces enquêtes, d'une grande utilité pour notre IEP et nos étudiants, donnent une image précise de l'insertion des diplômés : secteurs d'activité, profession, niveau de rémunération, formation complémentaire, implantation géographique...

Avec la mise en oeuvre des masters, elles sont des indicateurs précieux sur leur bien fondé, leur adéquation avec le marché du travail.

Nous avons développé un important questionnaire auquel nous demandons à l'ensemble des diplômés de l'IEP de répondre, qu'ils soient sortis récemment ou

non. L'enquête porte sur le parcours professionnel, les formations complémentaires, les conditions de vie au cours des études à l'IEP (logement, bourse, informatique), l'original sociale et le niveau scolaire des parents, l'apprentissage des langues, et des questions plus précises sur les diplômés de master, mais aussi sur les habitudes de lecture des quotidiens d'informations.



Nous demandons à chacun d'entre vous de prendre quelques minutes et de répondre très vite à l'ensemble du questionnaire en ligne. Nous insistons particulièrement auprès des diplômés de masters, dont nous souhaitons connaître avec précision leurs conditions d'entrée dans la vie active, les atouts et les améliorations qu'il convient d'apporter à la formation Master.

Pour une meilleure communication et afin de faciliter nos recherches en cas de changement d'adresse, nous vous remercions de bien vouloir nous indiquer les coordonnées de vos parents nous permettant de vous retrouver plus facilement.

Les diplômes de l'IEP

Le premier cycle, d'une durée de trois ans, a une vocation pluridisciplinaire.

L'IEP de Grenoble propose quatre sections :

- Service Public
- Economique et financière
- Politique et Economie Sociales
- Politique

Le deuxième cycle est organisé en deux ans. Il a une finalité professionnelle, avec une spécialisation progressive :

- Le master **Études européennes** regroupe deux spécialités : Gouvernance, intégration, société civile européennes ; Études sur l'Europe et Européanisation.

- Le master **Politiques publiques et changement social** a cinq spécialités : Développement et expertise de l'économie sociale ; Direction de projets culturels ; Ingénierie juridique et financière ; Sciences de gouvernement comparées ; Ville, territoire, solidarités.

- Le diplôme grade de master **Analystes politiques et sociaux** propose trois spécialités : Journalisme ; Organisation internationale, OIG et ONG ; Progis, Études d'opinion et de marché.

- Le diplôme grade de master **Amérique latine**

- Le master **Techniques, sciences et démocratie**

- **Carrières publiques, Préparation ENA** : Cette filière prépare aux concours administratifs et, plus généralement, aux métiers de l'Administration.

Inscription à l'IEP avant fin mai 2009.

Conditions d'inscription : <http://iep-grenoble.fr>

